

# Illisible, Verdiglione ?

Michel Arrivé

Je ne parlerai pas du phénomène Verdiglione : ce vaste caravansérail international (surtout italiano-parisien) entraîné dans un enchaînement de congrès (les trois derniers : Paris, sur la vérité ; Milan, sur le semblant ; New-York, sur sexe et langage), ni du bouquet de revues dirigées par lui (dernière fleur, et non la moindre, ajoutée à ce bouquet : *Spirales*, équivalent, mais non doublure, des milanaises *Spirali*). Non : je parlerai de son livre, le dernier : *Fondations de la psychanalyse. 0. La peste* (Galilée/Spirali, 1981).

Encore ne viserai-je surtout que les aspects les plus "superficiels" de son livre : le style, en somme, pour utiliser un bien vieux mot — que Verdiglione semble particulièrement affectionner. On lira notamment l'analyse du style freudien (p. 232-234) et la "belle" (pourquoi pas ?) formule : "La rigueur est du style" (p. 233). On lira aussi l'analyse du style chez les Sophistes et notamment chez Gorgias, oui, le Gorgias du dialogue de Platon : "C'est lui qui trouve le rythme. C'est lui qui pose la primauté de l'intellectuel dans le style. (...)

Et le langage est un grand seigneur aux entreprises extraordinaires : il peut ôter la phobie, faire cesser la douleur, provoquer la jouissance" (p. 41).

Parler du style plutôt que du "contenu" (à supposer que ce mot ait un "sens", et le "sens" un "sens") ? Tout bêtement parce que le "contenu" se lit aisément. Qu'on se reporte notamment au chapitre sur "la colonne infâme" (p. 19-41) : s'y lit très directement, sans détour ni poudre aux yeux, une prise de position très forte, passionnée même, à l'égard du psychanalyste et indissolublement, de la psychanalyse : "Freud est bien décidé sur la question : l'analyse n'est pas médicale et elle perdrait toute sa portée, elle n'existerait pas si elle rentrait pour telle ou telle raison

dans la mythologie médicale" (p. 35). D'où cette assertion pleinement explicite : "La psychanalyse est plus une science de l'inconscient qu'un traitement thérapeutique" (p. 37). S'ensuit la justification du titre du livre, allusion à la réflexion de Freud débarquant aux États-Unis : "Nous leur apportons la peste." S'ensuit également la mise en cause de toute médicalisation de la psychanalyse. S'ensuit l'invective contre Adler, Jones et surtout Jung : voir notamment les allusions (p. 212-213) aux relations entre Jung et le nazisme. Mais qu'on n'imagine pas que les lacaniens soient préservés : ainsi se trouve réprouvée "une version fréquente de l'énoncé de l'inexistence de la proportion sexuelle<sup>1</sup> (...) donnée par l'énoncé confortable pour tout parti : il n'y a pas d'acte sexuel" (p. 154). Et la scène psychanalytique parisienne se trouve décrite en termes peu flatteurs, "bel et bien disposée à un retour massif de Jung et à la consécration la plus céleste des établissements hospitaliers !" (p. 226).

Reste l'essentiel : "la culture et le style" qui, ailleurs — c'est Verdiglione qui le dit — manquent. Quelles en sont les composantes ? Avouons d'abord qu'on peut, pour certains passages, être tenté de parler d'*illisibilité*. Verdiglione le sait bien, qui parle de Dante "illisible" (p. 61) et, de ses propres travaux, dit : "Ce que j'écris ne dépend pas de ce que j'ai lu mais s'accroche à l'illisible pendant que ça se lit" (p. 235). Étrange notion que cette *illisibilité*. Tient-elle à des obstacles disposés au ni-

veau du signifiant entre le lecteur et le signifié ? Tient-elle au contraire à un perpétuel — et non-calculable — glissement du signifié sous le signifiant ? Je me garderai, on l'a compris, de prendre position, et me contenterai de quelques très modestes recommandations pour lire Verdiglione.

Qu'on prenne garde, d'abord, aux mots. Certains sont pris dans leur sens étymologique, et dépouillés ainsi des connotations diverses dont ils ont pu se charger en français : c'est apparemment le cas pour *abject* (à lire, semble-t-il, comme "jeté dehors", sans plus) ou *pornographie*. Il y a, nécessairement, des italianismes : ainsi le mot *sémouvance* (surtout dans le premier chapitre ; sans doute "mouvement spontané") ; *plagiat* est pris dans toutes ses occurrences avec le sens qu'il a dans le vocabulaire juridique italien : "détournement". Pas trop de néologismes : *métaloï* doit être à *loi* ce que *métalangage* est à *langage* : comme, on le sait, "il n'y a pas de métalangage" (Lacan, *passim*), il n'y a pas non plus de *métaloï*.

Quelques jeux sont plus subtils. Ainsi le concept verdiglionien de *l'alangue* ne se confond pas totalement avec le concept lacanien de *lalangue*, et pourtant fait l'objet d'un discours très voisin de celui que profère Lacan (commenté, sur ces points, par Milner dans *L'amour de la langue*) sur *lalangue* : "Et le signifiant résiste à toute identité à lui-même" (p. 117-118). Je signale au passage la perversité de ce concept de *signifiant*, tantôt pris au

sens saussurien, tantôt au sens lacanien.

Les références culturelles sont innombrables, apparemment non truquées (ailleurs, ça arrive...), et énumérées dans un imposant index des noms : d'Abel à Zweig, en passant par Arlequin, Attali (Jacques), Charon, Mao Tsé-toung, Mussolini, Peano, Peirce, Uznadzé et Xénoplane. Elles jouent évidemment leur rôle dans un certain effet de terreur, dont le mécanisme est bien connu : on se réfère comme à un texte connu de tous au traité sur le *Non être* (de Gorgias, mais apocryphe) ou à la lettre de Galilée à Marco Velseri<sup>2</sup>. J'avoue avoir appris l'existence de ce dernier texte en lisant *La peste*, mais un ultime reste de coquetterie m'a poussé d'abord à feindre de l'avoir comme livre de chevet : ici le snobisme est complice du terrorisme. Mais, comme le dit Sollers, pourquoi diable reprocher à Verdiglione sa culture, à la fois étendue, approfondie et — je vais utiliser un mot assez stupide : il ne m'en "vient" pas d'autre — vécue ?

L'essentiel tient à la syntaxe. J'entends moins la syntaxe des phrases que celle du discours. Elle est sous-tendue par une rhétorique puissante, finalement fondée moins sur l'ellipse que sur l'anaphore. D'où ces reprises de phrases nominales ou de syntagmes prépositionnels. D'où ce rythme qui s'institue, à la fois identique à lui-même et différent dans chaque nouveau chapitre. Vais-je oser le dire ? Le texte auquel me fait irrésistiblement penser. *La peste* de Verdiglione, c'est le texte de Péguy. Un Péguy travaillé par — et travaillant sur — l'inconscient.



Congrès de New York : une salle

<sup>1</sup> Verdiglione fait allusion ici à l'aphorisme lacanien "il n'y a pas de rapport sexuel" (*passim*, et notamment *Encore*). Les bavardages circum-lacaniens reçoivent le nom de *gallacanisme*, ce qui entraîne sans doute (p. 154) en haut, la prévisible coquille *gallicanisme*. Poussé par le démon de la lettre, j'ai lu (p. 37) un bien étrange "train calabro-lacanian". Vérification faite, il s'agit d'un train calabro-lucanien.

<sup>2</sup> Faut-il préciser que le lecteur italien est sans doute mieux préparé que le français à la lecture de *La peste* ? Son univers culturel lui est donné d'emblée.